

L'ÉTÉ DE LA PLUIE





CET ÉTÉ- LÀ, NOUS VIVIONS DANS UNE MAISON
DE CAMPAGNE, MON PÈRE, MA TANTE ET MOI.



C'ÉTAIT LA MAISON DE MA GRAND-MÈRE DISPARUE À LA FIN DE L'HIVER. UN ACCIDENT DU CŒUR L'AVAIT EMPORTÉE. IL FALLAIT MAINTENANT FAIRE DU MÉNAGE, CALFEUTRER LES FISSURES QUI LAISSAIENT PASSER LE VENT, RÉPARER LA VITRE CASSÉE PAR OÙ DES OISEAUX INTRÉPIDES ENTRAIENT.

MA MÈRE, RESTÉE À LA VILLE, M'APPELAIT TOUS LES JOURS. JE PARLAIS AUSSI AUX OISEAUX, AUX SOURIS CACHÉES DANS LE HANGAR. MAIS JE ME SENTAIS UN PEU SEULE, SANS AMI.

J'AVAIS PEUR DU VENT LES SOIRS D'ORAGE.



MON PÈRE ET MA TANTE REPEIGNAIENT LES MURS EN SE
RACONTANT DES HISTOIRES DE LEUR ENFANCE. ILS SE REVOYAIENT
TOUS LES DEUX, PRESQUE JUMEUX, ASSIS PAR TERRE, DEVANT
LE MÊME TRAIN AVEC LEQUEL J'AVAIS JOUÉ MOI AUSSI.

LE SOIR, LA FATIGUE PALPITAIT DANS LEUR VOIX, ET DES LARMES
EMPLISSAIENT PARFOIS LEURS YEUX. ILS S'ARRÊTAIENT ALORS,
OUVRAIENT LES ALBUMS PHOTOS, ET M'APPELAIENT QUAND
C'ÉTAIT LE MOMENT DE VOIR APPARAÎTRE MON VISAGE.



JE M'ASSOYAIS ENTRE EUX. JE DÉCOUVRIS UN TOUT PETIT BÉBÉ
DANS UN PANIER D'OSIER SUR LA TABLE DE LA CUISINE : MOI.
BÉBÉ PLUS GRAND DANS LES BRAS DE SA MAMIE QUI RIAIT AUX
ÉCLATS. MES MAINS QUI ATTRAPAIENT SES LONGUES BOUCLES
D'OREILLES. LES ARBRES QUI RIAIENT AUSSI DERRIÈRE LA FENÊTRE.
C'ÉTAIENT DE DOUX SOUVENIRS.

